

Il était tard ce samedi-là. Madeleine travaillait une composition florale dans son arrière-boutique. La cliente passait le lendemain matin prendre sa commande. Elle devait donc impérativement la terminer ce soir.

Il n'était pas rare que la fleuriste s'attarde pour terminer son travail. Ça n'avait rien de contraignant, elle aimait ce qu'elle faisait. De plus, étant seule et sans enfant, personne ne l'attendait.

Elle emballa sa composition d'un film transparent, n'oubliant pas d'agrafer une carte de visite de la boutique.

Elle nettoyait la table maculée de terre et de débris végétaux, lorsque des bruits de pas s'approchèrent dans sa direction.

C'est sans appréhension qu'elle accueillit le visiteur tardif qui la gratifia d'une bise.

– Bonjour Rémi. La journée a été bonne ?

– Bah, Comme d'habitude. Je te le dis chaque fois Madeleine, un jour, il t'arrivera des ennuis à ne pas fermer ta porte ! N'importe qui peut entrer ! Lui reprocha Rémi, en s'asseyant sur une vieille chaise en paille.

À chacune de ses visites, il prenait celle-ci pour s'asseoir. Madeleine pensait qu'avec sa silhouette imposante, le siège céderait un jour sous son poids. Il n'y avait rien d'amusant à ça, mais en imaginant le quinquagénaire bedonnant, les quatre fers en l'air, se débattant pour se relever, elle rit bêtement.

– Ce n'est pas drôle ! Un jour, tu te feras attaquer !

– Ce n'est pas pour ça, Rémi...

Il tenait deux verres à la main et une bouteille de Scotch calée sous le bras. Ce n'est qu'une fois assis, son profil se découpant dans la lumière crue du néon, que Madeleine remarqua sa mine préoccupée. Il dégageait des odeurs de tabac froid et d'alcool. À ses yeux un peu rouges, fuyant, plus la bouteille entamée, elle comprit qu'il était déjà bien éméché.

Rémi buvait beaucoup, sans avoir l'alcool mauvais. Boire le rendait mélancolique, effaçant le luron de façade qu'il renvoyait à ses fidèles clients derrière le comptoir. Madeleine ne le blâmait pas, faisant elle aussi partie de ce cercle d'amis.

Entre eux, ils refaisaient le monde, chassant l'ennui de leurs mornes existences, critiquant ce qui ne leur convenait pas tout en vidant quelques verres, s'embrumant la tête de cigarettes vite grillées.

– Tu n'as pas l'air dans ton assiette, mon brave Rémi.

Le cafetier la fixa, son regard bleu quelque peu éteint, se passant la main sur son crâne chauve et luisant.

– Agnès est passée à La Cigale, cet après-midi...

Madeleine soupira, s'attendant à ce que ce soit ça. Elle dévissa la bouteille de Scotch, servant une rasade à chacun avant allumer une cigarette.

– Que veut-elle, cette fois ?

– Une aide financière pour envoyer Marc dans un centre. D'après elle, ça l'aidera à résoudre son problème.

Le fils de Rémi, âgé de douze ans, souffrait d'obésité. Le pauvre gosse compensait par la nourriture son mal-être à voir ses parents se déchirer.

Madeleine ne critiquait pas Agnès, partie deux ans plus tôt. Elle comprenait l'exaspération de cette dernière à vivre auprès d'un homme aussi complexe que Rémi. L'alcool, les dettes de jeu et les amis passaient souvent avant sa famille. Madeleine connaissait bien le bonhomme. Il tenait à sa femme. Maladroïtement... mais il l'aimait. Les premiers temps de leur séparation, il promit d'arrêter ses dérives. Il se calmerait, vendrait La Cigale pour acheter une petite maison. Croyant ses promesses, la pauvre Agnès reprenait la vie commune, confiante en l'avenir. Quelques mois après, elle repartait, tenant son

fil d'une main et la valise dans l'autre. Elle fit ça à maintes reprises, croyant encore et à chaque fois les promesses de son homme.

Ici, sur cette petite place tranquille du village, tous se connaissaient. Il ne s'y passait pas grand-chose, ni grand drame affreux, ni crime de maniaque. Les scènes de ménage comme les querelles de voisinage ne passaient pas sans que tout le quartier soit au courant. Du boucher du coin aux vieux couples de l'impasse des Tours, tous avaient encore en mémoire les allers-retours d'Agnès. Jusqu'à ce qu'un jour, elle le surprenne dans les bras d'une autre femme. Elle partit alors et cette fois-ci, pour de bon.

Étrangement, elle ne demanda pas le divorce, préférant arranger à sa manière cette séparation. Elle réclamait souvent de l'argent à tort et à travers, sans doute une façon de se venger ou de le toucher dans ses retranchements. Agnès était issue d'une famille la plus cossue de la région et n'avait pas besoin d'aide financière. De son côté, Rémi pensait qu'en refusant le divorce, elle tenait encore à lui et reviendrait. Il n'était pas loin de la vérité. Agnès ne demandait qu'à revenir. La peur d'un nouvel échec l'empêchait sans doute de refaire marche arrière.

– Peut-être que ça l'aidera, en effet, répondit-elle en revenant sur le sujet de son fils.

– Comment veux-tu que je paye, hein ? Dit-il avec un fort accent méridional, en agitant les bras. Quant au petit... Je ne le vois même plus ! Je n'ai pas eu sa garde depuis plus de deux mois !

Nerveux, ne tenant pas en place, il chercha son paquet de cigarettes dans sa poche de pantalon.

– J'en ai ras-le-bol de tout ça ! Tu comprends ?

Oui, elle comprenait, tout en ne trouvant pas les mots pour l'apaiser.

– Pourquoi est-ce que tu ne lui en parles pas ? Tu es le père de Marc ! Tu as parfaitement le droit de le voir ! Je suis sûre que si vous vous expliquiez calmement, tout s'arrangerait.

– Comment veux-tu que ça s'arrange ? Elle dit qu'en me le confiant, il passe la majeure partie de son temps dans le café, ce n'est pas sain pour lui. Je le sais bien ! Mais je ne peux pas fermer le commerce le week-end, elle devrait aussi s'en douter. Elle n'a jamais aimé ce café, c'est pour ça qu'elle me fait toutes ces histoires !

Il se servit un autre verre, le buvant d'un trait.

– Je vend mon affaire, C'est décidé ! Après, elle reviendra... Je suis sûr qu'elle reviendra ! Je reverrai mon fils... Qu'est-ce que tu en penses ?

Au bout du troisième verre, Madeleine sentit l'alcool lui embrumer la tête.

– Je pense que tu as raison, mon ami ! Vends tout et achète la maison de tes rêves.

Il s'approcha de Madeleine, lui donna une tape dans le dos en riant. La frêle jeune femme tituba légèrement sur sa chaise.

– Demain, j'irai voir Franck Ferrer. Il s'intéresse à mon commerce depuis pas mal de temps.

À l'évocation de cette personne, Madeleine reprit un tant soit peu ses esprits.

– Tu n'es pas un peu fou ? Tu veux vendre à Franck Ferrer ?

– Quoi ? Il m'a fait une belle offre.

– C'est surtout un bandit ! Il traîne dans de sales affaires ! Que vas-tu faire avec ce type ?

– Il paiera, je te dis ! Je sais qu'il paiera !

– Tu ne peux pas le faire venir ici !

Tout à coup, Madeleine se figea, prise d'un sérieux doute. Non ! Ce ne pouvait pas être ça ! Elle se trompait sûrement.

– Tu lui dois de l'argent, c'est ça ? Tu as une dette envers lui !

Il secoua la tête en ricanant, mais son rire sonnait faux. Son bafouillage en disait long.

– Non... Qu'est ce que tu vas chercher...

– Alors pourquoi vendre à ce type ? Il ne t’apportera que des ennuis. Si Agnès sait que tu fais des affaires avec ce genre d’individu, c’est certain qu’elle ne te pardonnera jamais !

Rémi se leva, le sourire éteint, laissant place à une profonde détresse, le dos vouté comme en proie à une immense lassitude. Sa peau d’ordinaire basanée semblait blafarde sous le néon.

– Non, je ne lui dois rien. Il sait seulement que le bar tourne bien. C’est vrai que j’ai des dettes. Pas avec lui... mais avec d’autres . Je suis étranglé, Madeleine ! Et ces gens-là, ce n’est pas le genre à s’amuser ! Ferrer paiera bien ! Ensuite, je réglerai ce que je dois, je récupérerai ma femme et mon fils... C’est tout ce que je veux !

– Tu fais une erreur Rémi. Il a déjà escroqué pas mal de commerçants par ici.

– De toute manière, je n’ai pas le choix, Agnès m’a apporté les papiers du divorce.

Madeleine le fixa, ne sachant que répondre. Elle sentait mal cette histoire de vente. Peut-être en parleraient-ils mieux demain, en étant plus sobres.

– Bon... Je vais te laisser, je suis mort de fatigue... et un peu saoul. Je ferais mieux d’aller dormir.

– Oui, je crois que je vais y aller aussi. J’ai encore un peu de rangement, ensuite, je ferme.

Rémi embrassa tendrement son amie sur le front, comme à son habitude. Madeleine avait trente-sept ans, lui, cinquante. Cela ne l’empêchait pas, parfois, de la voir comme une petite fille. Elle était jolie Madeleine. Il émanait un charme indéniable de sa personne. En avait-elle seulement conscience ?

De petite taille, très mince, elle passait facilement pour une adolescente. Son visage pâle, un peu cireux, témoignait d’une vie difficile, marqué par les excès. On lisait à livre ouvert dans ses grands yeux noirs. Depuis la mort de son mari, quelques années plus tôt, il émanait une profonde tristesse de sa personne. Même lorsqu’elle riait, la mélancolie transparaissait.

– Adessias, ma belle.

Elle le regarda s’éloigner, titubant légèrement sur ses deux jambes. Elle sourit, l’entendant pousser un juron lorsqu’il se cogna dans l’obscurité du couloir. Puis le silence revint. Madeleine soupira, se tapa le genou droit, comme pour se donner le courage de se lever afin de terminer son travail.

*
* *

La journée ne sera pas bonne, se dit-elle le lendemain. Une violente migraine lui vrillait le crâne. Son haleine fétide lui donnait la nausée. Même après deux tasses de café et des aspirines, ça ne s’arrangeait pas.

Il pleuvait. Des gouttes s’écrasaient sur la devanture du magasin. Madeleine ne pouvait sortir ni plantes ni fleurs sur le trottoir.

Elle n’aimait pas ce temps lui rappelant les longues heures où elle était cachée dans la caravane des Rosario, tapie dans un minuscule réduit lui servant de couche. Enroulée dans une couverture de fortune, elle attendait patiemment les visites d’Alejandro lui apportant de quoi manger. C’était l’automne, elle entendait la pluie tomber sur la vieille caravane. L’eau glacée s’infiltrait par les fissures du toit. Elle resta ainsi plusieurs jours, trempée des pieds à la tête, transie de froid. Jusqu’à ce qu’on la découvre...

La matinée était déjà bien avancée. Avec cette pluie, les clients ne se bousculaient pas au magasin. Jetant brièvement un coup d’œil dehors, elle aperçut de loin Albert Poncet faisant les cent pas de l’autre côté de la place. À l’abri sous son parapluie, il semblait attendre quelque chose ou quelqu’un. L’homme âgé d’une soixantaine d’années, habitait à deux pas d’ici. D’ordinaire, il ne s’attardait pas, achetant son journal et buvant un verre chez Rémi avant de rentrer chez lui.

Madeleine cessa son observation pour accueillir la cliente venant chercher sa commande. Elles échangèrent quelques mots. La fleuriste accepta avec plaisir les compliments sur la composition. Tout

en la raccompagnant jusqu'à la porte, elle vit le vieil Albert patientant toujours sur le trottoir. Il leva la tête sous le parapluie ruisselant, traversant pour la rejoindre.

– Bonjour Albert. Quel sale temps, n'est-ce pas ?

– Ne m'en parle pas, pour un mois de mai... Dis-moi, tu sais pourquoi Rémi n'a pas ouvert le bar, ce matin ?

– Comment ça ? Il n'a pas ouvert, à cette heure-ci ?

– Bé, regarde ! Je vous croyais proche, moi !

Madeleine lui lança un regard mauvais. Il faisait allusion à la rumeur selon laquelle Rémi et elle étaient amants. La jeune femme constata qu'en effet, le rideau de fer de La Cigale était baissé.

Bien qu'éméchée, elle se remémora les mots de la veille à propos de la vente de son commerce.

– Je ne comprends pas ! Il m'a dit de passer ce matin pour me donner des tuyaux pour le tiercé.

– Le tiercé... ?

– Bon, si tu le vois, dis-lui que je repasserai demain.

Madeleine attendit qu'il s'éloigne pour traverser la place, bravant la pluie. Elle devait en avoir le cœur net. Rémi possédait un appartement au-dessus du café. Elle sonna à l'interphone, en vain. Il était sûrement parti tôt ce matin et passerait dans la soirée pour lui faire un petit coucou. Pourtant, il n'était pas dans ses habitudes de fermer le dimanche matin.

Elle retourna dans sa boutique pour l'appeler au téléphone. Là encore, elle tomba sur la messagerie. Et s'il lui était arrivé quelque chose ? Son surpoids mélangé à l'alcool et au tabac en faisait un candidat idéal à l'infarctus. Sans parler aussi de ses problèmes de couple. À moins que...

Elle téléphona au commissariat situé à quelques pâtés d'immeubles, demandant de parler à Christian Grange. Elle le connaissait bien. Il venait chaque semaine chercher un bouquet pour sa mère. Il lui donna un jour sa carte, en cas d'ennuis à la boutique. Elle était peut-être ridicule de s'inquiéter, mais préférerait en avoir le cœur net.

Lorsque Rémi apprendrait le branle-bas de combat dont il était l'objet, il serait le premier à en rire. Elle aussi.

Par chance, Christian travaillait ce jour-là. Il promit de venir jeter un coup d'œil. Quelque peu rassurée mais complètement trempée, elle monta à son appartement pour changer les vêtements lui collant à la peau pour en enfiler des secs. Elle sécha sa longue chevelure avec une serviette avant de redescendre.

Elle servit deux clients, puis s'isola dans l'arrière-boutique pour boire un verre et fumer une cigarette.

– Il y a quelqu'un ? Madeleine, vous êtes là ?

C'était Christian Grange. Elle s'empressa de le rejoindre. Surprise, elle l'aperçut accompagné d'un de ses collègues.

– Messieurs, j'espère ne pas vous avoir dérangé pour rien.

– Non, vous avez eu raison de nous appeler, Madeleine.

Elle se figea en voyant la mine sombre des deux hommes.

– Il lui est arrivé quelque chose ? Il a fait un malaise ?

– Nous avons trouvé Monsieur Destrier chez lui, dit-il dans un accent marseillais à couper au couteau, accent si joli en d'autres circonstances.

– Dites-moi...

– Il est décédé. Des hommes sont sur place. Une ambulance va arriver.

Livide, Madeleine s'accrocha à la table pour ne pas tomber.

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Je ne peux pas encore vous le dire. Ce sera l’objet d’une enquête.

– Une enquête... ? Mais pourquoi ?

C’est ce moment-là que choisit l’ambulance pour arriver, secouant la paisible petite place de son hurlement strident. Malgré la pluie, des gens ouvrirent leurs fenêtres, se penchant pour voir ce qui se passait. Des commerçants se postèrent devant l’immeuble. Il n’était pas difficile de deviner qui était la personne que l’on venait chercher étant donné que seul Rémi y vivait. Certains se demandant si Madeleine était au courant, jetèrent un rapide coup d’œil du côté du magasin de fleurs.

– Je veux le voir !

Le gendarme Grange la retint d’un geste.

– Non ! Vous ne pouvez pas ! Dit-il, plus sèchement qu’il ne le souhaitait. On ne vous laissera pas entrer !

– C’est mon ami !

– Justement... Il vaut mieux que vous ne le voyez pas comme ça.

– S’il vous plaît, dites-moi ce qui s’est passé !

Le gendarme soutint son regard, prenant son courage à deux mains.

– Tout porte à croire que votre ami s’est suicidé, Madeleine. Je suis navré.

*
* *

– Eh ! Dis Fred ! Tu sais ce que j’ai entendu ce matin ?

Occupé à l’autre bout du comptoir, le cafetier ne répondit pas.

– Fred ! Je te cause ! Insista le client.

– Mais comment veux-tu que je sache ce que tu as entendu ce matin, si tu ne me le dis pas ? Je ne suis pas devin !

– Eh bé... Je vais te le dire, si tu m’écoutes...

Le vieil homme se redressa, s’essuya le front en sueur, avant de prendre un air important.

– À ce qu’il paraît, il y a tellement de monde dans les prisons, que l’état met des bracelets aux taulards pour qu’ils restent chez eux !

– Ah bon ? C’est pour ça que tu ne décolles plus de mon café, alors ? On t’a laissé sortir avec un bracelet ?

Quelques rires gras fusèrent autour du zinc.

– Non ! Parce que moi, ce n’est pas douillettement dans le canapé du salon que j’ai purgé ma peine ! C’est au fin fond d’un trou puant où les rats te bouffent les pieds !

– Oh là ! Tu as fait du mitard, Roger ?

– Dachau, Vietnam et Algérie. Et pourtant, je suis encore là ! Il n’y a que ma jambe qu’ils ont réussie à prendre.

Il souleva le bas de son jean usé jusqu’à la corde, montrant sa jambe de bois. Son handicap n’était pas un secret. Dès qu’il avait un coup dans le nez, il exhibait volontiers son trophée de guerre. Il était bourru, porté sur le pastis, très Marseillais, mais tout le monde l’aimait bien ici.

– Allez Roger... Je te sers un autre jaune ?

– Non, mon petit ! La Callas attend ses sardines depuis ce matin... Et tu sais qu’elle n’aime pas attendre, répliqua-t-il, les yeux écarquillés.

La Callas, c’est ainsi qu’il nommait depuis vingt ans, son exubérante amie. Ils ne vivaient pas ensemble pour les convenances, se plaisait-il à préciser. Roger possédait sa petite cabane près des

canisses. Il s'y réfugiait dès que la matrone montrait les premiers signes d'énerverment et poussait les vocalises. Il faut dire que la Callas était une belle et opulente septuagénaire. Elle passait rarement inaperçue au bras de son chétif fiancé. Femme de service dans le temps, elle s'adonnait maintenant à sa véritable passion pour le chant, en faisant profiter tout le quartier.

– Je me dépêche ! Je cours ! Dit-il, traînant sa jambe de bois.

Il sortit sous quelques applaudissements et mots graveleux. En traversant la terrasse bondée de touristes, il aperçut une connaissance attablée, un peu en retrait. Elle fumait une cigarette derrière une anisette.

Ah comme elle était triste la petite Madeleine ! Depuis le suicide de son acolyte ou amant, elle filait le mauvais coton. Il hésita avant de s'approcher, tout en jetant un coup d'œil aux sardines. Il allait encore se prendre une belle scène s'il ne revenait pas à temps pour vider les poissons. Bah... Il ne s'attarderait pas, juste pour dire de la saluer. Il expliquerait à la patronne qu'il était en retard pour une noble cause. Tout à fait ! Remonter le moral de quelqu'un dans la panade était une noble cause !

– Eh bé, ma p'tite Madeleine... Vous prenez le soleil ?

Madeleine sourit en voyant le vieux marin.

– Comment allez-vous, Roger ?

– Bah ! ma foi, ça va...

D'ordinaire si pâlichonne, le soleil de juillet lui donnait quelques couleurs.

– Je vous offre un verre ?

– Ce ne serait pas de refus, mais la patronne m'attend, dit-il en tirant une chaise à lui. Bah... on n'est pas aux pièces, eh !

Madeleine fit un signe au jeune serveur déjà bien occupé avec les autres tables. En fait, ce n'était autre que le fils de Fred qui comme chaque été aidait au bar. À sa mine fermée, son air renfrogné, servir ne semblait pas être franchement sa vocation.

– Eh Roger ! Dit-il. Vous disiez tout à l'heure que votre femme vous attendait.

– De quoi est-ce que je me mêle, jeune homme ? Tu veux une fessée ? C'est l'heure de l'apéro, va pour un jaune !

– Oui, tu as raison... Va pour deux jaunes, s'il te plaît.

Vexé d'être remis à sa place, le jeune garçon prit les commandes avant de tourner les talons.

– Alors ? Que racontes-tu de beau, mon p'tit bouchon ? Tu n'as pas ouvert la boutique aujourd'hui ?

– J'avais une livraison dans le coin. J'en ai profité pour faire une pause.

Roger n'insista pas. Madeleine ouvrait son magasin de plus en plus tard. Parfois même, elle fermait pour plusieurs jours. Elle buvait déjà suffisamment avant, mais depuis quelque temps la trouver attablée avec un verre au fin fond d'un troquet devenait une habitude.

– À ce qu'il paraît, le bar de Rémi a été vendu.

Elle s'attendait à ce qu'il aborde le sujet. Depuis la mort de son ami, un an plus tôt, les gens lui demandaient inmanquablement la même chose : ce qu'il advenait de La Cigale. Elle sortit une cigarette de son étui et l'alluma.

– C'est Agnès qui a hérité de l'établissement. Je ne sais pas ce qu'elle a l'intention d'en faire, dit-elle, un brin d'amertume dans la voix.

La perte de Rémi fut difficile. Tant de questions restaient encore en suspens. Pourquoi ? Que s'était-il passé, cette nuit-là ? Bien sûr, il était déprimé, mal en point ! Pourtant, lorsqu'ils discutèrent peu de temps avant son acte désespéré, elle n'aurait jamais imaginé qu'il commettrait l'irréparable ! Lorsqu'il lui confia ses projets, y croyait-il vraiment ? Savait-il ce qu'il allait faire en la quittant ?

Il y eut une courte enquête au cours de laquelle on interrogea Madeleine, étant la dernière personne à l'avoir vu. Par la suite, il fut rapidement établi qu'il s'agissait bel et bien d'un suicide. Craignant qu'avec son passé de fugitive, les autorités n'aillent plus loin dans leurs investigations, elle ne fut pourtant pas dérangée plus que ça.

C'est par un incroyable concours de circonstances qu'elle arriva ici. Personne ne savait d'où elle venait. L'essentiel était de s'être rapidement intégré. Elle aimait les gens d'ici, ils le lui rendaient bien. Elle n'avait aucune envie de partir.

– Ça me fait bizarre de ne plus sentir l'odeur de La Cigale. Tu sais... L'odeur du café frais, du tabac sur la terrasse, les apéritifs entre amis. Je viens ici maintenant, mais ce n'est pas pareil.

– Tu te souviens quand un hurluberlu le faisait cagner ? Comme il te la mettait dehors vite fait !

– Pour sûr ! Ça faisait du grabuge !

Madeleine sourit en revoyant Rémi, rouge comme une écrevisse, jetant un mauvais bougre de son établissement. C'était souvent des gens insultants, cherchant des ennuis. Pour les clochards et autres pauvres bougres, Rémi offrait souvent de quoi se restaurer ou boire quelque chose.

Roger but rapidement le fond de son verre puis se leva.

– Ce n'est pas le tout, mon p'tit bouchon, mais c'est que la Callas va encore me pousser ses vocalises ! Peut-être que si je lui dis que j'étais avec toi, elle ne dira rien !

– Je vais y aller aussi. J'ai une boutique à faire tourner ! Dit-elle avec conviction, sans pour autant se lever.

– Allez, ma belle ! À la prochaine !

– Portes-toi bien, Roger ! Passe le bonjour à ta cantatrice !

– Je n'y manquerai pas ! Je n'y manquerai pas ! dit-il en s'éloignant, courant et claudiquant.

Elle attendit qu'il s'éloigne pour commander une autre anisette.